

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 1 (1958)
Heft: 1

Nachruf: Arnold Reymond 1874 - 1958
Autor: Schmid, Pierre

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ARNOLD REYMOND

1874 - 1958

Au moment d'évoquer brièvement et avec simplicité la carrière universitaire d'Arnold Reymond, celui qui prend la parole au nom de l'Université de Lausanne, et particulièrement de la Faculté des Lettres, sent combien il est difficile de parler comme il conviendrait d'une vie si pleine de travaux et d'honneurs, quand c'est la vie d'un homme que nous avons tous aimé et connu, et dont la simplicité et le charme unique faisaient presque oublier à chaque instant l'importance réelle de son rôle et tous les honneurs qu'il avait mérités. Sans pouvoir exprimer dignement toute la reconnaissance que l'Université lui doit, si l'on rappelle ici ce qu'il fut comme professeur, des lacunes sont inévitables, délibérées : il faut que les souvenirs et l'amitié, chez ceux qui écoutent, prolongent ce que l'on ne peut dire ici que par allusions.

En particulier, je ne saurais parler de sa pensée ni de ses livres, dont seul un philosophe a le droit de vous entretenir.

C'est en 1925 qu'Arnold Reymond commença son enseignement à l'Université de Lausanne ; en novembre 1926, il était présenté comme professeur ordinaire. A vrai dire, il ne faisait alors que nous revenir ; car après des études de théologie, puis de philosophie, terminées par deux thèses en 1900 et 1908, il avait été déjà privat-docent chez nous dès 1909, inaugurant son cours d'alors par un thème central de ses réflexions de philosophe : le rôle de l'histoire et de la philosophie des sciences. Bientôt après, l'Université de Neuchâtel l'avait appelé. Il y enseigna de 1912 à 1925 ; ce furent treize années importantes dans sa vie et dans son travail, et marquées notamment par la rencontre avec le physicien Adrien Jaquero, qui vient, lui aussi, de disparaître. En 1925, à cinquante ans, il nous revenait comme un maître, et venait de publier celui de ses livres qui (avant *Philosophie spiritualiste*) l'a fait sans doute le mieux connaître : son *Histoire des sciences exactes dans l'antiquité gréco-romaine*, par laquelle il renouvelait pour les lecteurs de langue française un domaine trop négligé.

De 1925 à 1939, à côté des tâches qui font l'ordinaire d'un enseignement principal comme le sien : l'exposé des grands systèmes classiques, et les séminaires qui le complètent, à côté d'une *Introduction aux problèmes philosophiques*, qu'il donna depuis 1930 et poursuivit jusqu'à la fin, il faut citer les cours qu'il fit sur la pensée scientifique ; c'est par là qu'il mit à son enseignement sa marque personnelle. *Principes et méthodes des sciences physiques et naturelles* ; *Principes et méthodes des sciences biologiques* (deux cycles de cours, 1927-1930 et 1931-1935) ; *Logique et sciences modernes* (1926-1927) ; *Probabilisme et calcul des probabilités* (1935-1936) ; tels furent les principaux sujets qu'il exposa.

Il faudrait pouvoir parler de la manière dont il enseignait, car il fut un professeur hors ligne. Sa première vertu était une simplicité imperturbable, qui mettait à l'aise d'emblée ; son langage sans ornement inutile révélait la seule ambition de rendre clair tout ce qu'il touchait. Au reste le sujet pouvait bien être obscur ou épineux : une sorte de sang-froid tranquille le guidait, qui n'était autre que le sentiment de sa force. Il ne s'en laissait imposer ni par les noms, ni par les choses, et si serré que fût un nœud, il savait patiemment, adroitement le défaire. Cela n'était possible que par une simplification, d'ailleurs très consciente, tandis qu'entre les lignes, si l'on peut dire, tout en lisant un texte attentivement rédigé, sensible lui-même extrêmement aux réactions silencieuses de son auditoire, il savait mettre les nuances.

Son écriture est comme un portrait. Qui pourrait oublier cette impression que faisait le moindre billet de sa main ? Ce qui s'imposait aussitôt, c'était la limpidité constante des traits ; une aisance tranquille et comme voulue, qui n'excluait pas je ne sais quelle discrète brusquerie savoureuse. Et plus encore que l'élégance de cette main, c'est son égalité qui étonne, sa permanence du début à la fin d'une longue vie. On pourrait y déchiffrer sans doute plusieurs des secrets de son autorité.

Je veux encore évoquer d'un mot les séminaires familiaux qu'il tenait chaque quinzaine dans sa maison de la Rouvenaz, où tant d'étudiants ont fait l'expérience de sa bonté indulgente. Indulgent, il l'était à l'extrême. C'était une nécessité de son caractère que cette confiance qu'il avait à chaque nouvelle rencontre. Il mettait à l'aise : il était toujours à l'aise. Sa bonhomie, sa malice de bon sens, sa patiente bonne humeur, avaient quelque chose de finement rustique, comme sa stature et sa démarche.

Tout cela fait comprendre son rôle de conciliateur. Cet homme qui vivait aux antipodes du fanatisme, cet antifanatique passionné

travailla toujours à la rencontre des hommes et à l'échange des idées. Ce philosophe théologien s'est intéressé toute sa vie aux mathématiques et aux sciences. Dans la vie pratique, c'est le même souci de conciliation qui l'a guidé, dans l'Université, dont il fut recteur de 1930 à 1932, comme dans la vie civique. On n'oublie pas ses réflexions sur la neutralité, sur la démocratie.

Ce fut aussi le secret de son influence au loin, des amitiés et des relations qu'il eut dans le monde savant en tous pays, en France particulièrement. Elles tenaient à son prestige de philosophe, certes, mais aussi au rayonnement de son caractère et au sens extrême qu'il eut de la vie de société. Il est impossible de nommer tous les collègues français qui furent en relations suivies et amicales avec lui ; citons au moins Couturat, Brunschvicg, Lalande, Léon Robin, Raymond Bayer. La Sorbonne le choisit à deux reprises pour remplacer de ses maîtres ; de ces cours, faits en 1927 et en 1930, sortit son livre de 1932 sur *les Principes de la logique et la critique contemporaine*.

On ne saurait non plus citer tous les congrès auxquels il a pris part. Des honneurs qui se sont multipliés sur sa tête, il est même difficile de faire une liste exacte. Docteur h. c. de Neuchâtel (1926), Paris (1939), Aix-Marseille (1947), Grenoble (1949) ; correspondant de l'Institut de France (1945) ; membre du Conseil d'administration du Centre de synthèse (1950) ; membre associé de l'Académie royale de Belgique (1952) ; président de l'Académie internationale d'histoire des sciences. D'autres honneurs ont suivi dans sa patrie : fondation Ch.-E. Guye au nom d'Arnold Reymond (1943) ; membre d'honneur de la Société vaudoise des sciences naturelles (1947) ; membre d'honneur des Etudes de Lettres (1952) ; bourgeois d'honneur enfin de la commune de Pully (1953). Cependant il est resté toujours lui-même.

C'est une vie heureuse que nous évoquons. Elle fut heureuse dans sa famille, dans ses amitiés, dans les satisfactions d'un travail incessant et d'une carrière accomplie. Heureuse malgré des épreuves cruelles, et la maladie grave qui mit fin à son enseignement peu avant l'âge de la retraite. Ce fut un destin étrange que celui qui privait de la parole cet homme né pour la conversation. Avec quelle simple fermeté, quel optimisme inlassable il lui a fait face ! Nous le savons tous, et ne saurions oublier cette image d'Arnold Reymond dans la conversation : son visage animé par l'effort d'articuler au souffle, de faire lire sur ses lèvres les paroles qu'il n'avait plus ; le geste dessinait dans l'air ce que le souffle ne disait pas ; ou bien quelques mots au crayon venaient au travers d'une page de calepin. A travers cette mimique, ce qu'il voulait dire passait ; et nous, nous étions émus du

courage qui l'animait, de sa volonté de ne pas céder et de rester en communication avec les hommes.

Ne pas céder : c'est un effort héroïque qu'il lui en coûta sans doute, même si le mot d'héroïsme semble ambitieux, tant la grâce de sa nature l'élevait au-dessus de l'effort, tant le plaisir d'échanger des idées l'emportait chez lui sur toutes les servitudes de l'infirmité. Cette épreuve ne fut pas même la dernière. Il nous est impossible de rien dire du dernier coup qui a frappé cet homme d'une santé si vigoureuse, et de la longue agonie dont une mort trop lente l'a enfin délivré. Nous détournant avec émotion du spectacle de tant de souffrances, gardons surtout le souvenir vivant de l'homme rare qui nous quitte, et le sentiment des richesses que furent pour nous de grands talents illuminés par les grâces d'une nature sympathique et humaine.

Pierre SCHMID
doyen de la Faculté des Lettres.